

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## S... comme Soulières

Isabelle Crépeau

---

Volume 22, numéro 3, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12230ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Crépeau, I. (2000). S... comme Soulières. *Lurelu*, 22(3), 57–59.

## S... comme Soulières

Isabelle Crépeau

Dans le petit salon encombré qui sert aussi de bureau de travail, la table à dîner devient salle de conférence pour la durée de l'entrevue. Des boîtes de livres tentent de se faire oublier, soigneusement alignées dans le corridor. Encore des livres sur les tablettes et sur la table. Dans le coin de la pièce, deux ordinateurs s'échangent les images de leur écran de veille. Robert Soulières m'a donné rendez-vous chez son amie Colombe parce que c'est ici que loge le bureau de Soulières Éditeur!

En place depuis déjà trois ans, Soulières Éditeur ne transportera ses pénates dans un bureau bien à lui qu'en janvier. Robert Soulières et sa tendre complice Colombe Labonté — que l'on connaît pour sa longue collaboration à *Lurelu* — pourront alors retrouver une certaine liberté dont ils commencent à se languir malgré l'explosive passion qu'ils manifestent pour leur travail!

Drôle d'entrevue : nul besoin de poser des questions, le tandem s'enflamme et se livre sans retenue. Paradoxal, cet entretien où l'on parle pourtant abondamment et sans fausse pudeur de chiffres et d'argent, mais où l'on ne perd jamais de vue l'humain et la part vivante de chaque livre. Robert Soulières est un phénomène. Ceux qui connaissent l'humour foisonnant et l'originalité sans compromis qui parsèment sa conversation — et truffent ses romans — le savent déjà. Mais cette exubérante folie cache une sagesse et une profondeur empreintes d'expérience. Plusieurs créateurs, écrivains ou illustrateurs, comme Bruno St-Aubin, en parlent comme d'un père spirituel qui a contribué à les mettre au monde en littérature. La conversation me permet de découvrir aussi sa disponibilité et sa magnanimité toute paternelle.

### Plus vite que son ombre

Écrivain chevronné et respecté, Robert Soulières a accumulé, comme directeur des éditions jeunesse chez Tisseyre, une solide expérience et une réputation enviée. De son aveu même, les conditions de travail dont il bénéficiait là-bas demeuraient fort avantageuses et on peut parier que peu de gens dans le milieu peuvent compter sur une stabilité d'emploi équivalente. Qu'avait-il besoin alors de se lancer dans une telle aventure?



«J'ai commencé chez Tisseyre en 1980 comme directeur de collection, raconte-t-il. Puis, en 1987, je suis devenu directeur des éditions et j'ai mis sur pied les collections "Papillon", "Cœur de Pomme" avec Cécile Gagnon, "Marchand de sable", "Fau-bourg St-Rock" avec Marie-Andrée Clermont. Et j'ai agrandi la collection "Deux Solitudes" qui était déjà en place. À mon arrivée, Tisseyre publiait cinq ou six titres par année. En 1997, à mon départ, on en publiait trente-deux! C'est une énorme différence! Je m'entendais à merveille avec M. Tisseyre. J'entretenais avec lui des contacts intéressants et privilégiés. Nous nous rencontrions tous les jours et ensemble nous résolvions régulièrement le sort de la littérature et de l'univers. C'était un homme très cultivé et d'une grande finesse. Je l'aimais beaucoup. Il était pour moi une sorte de père spirituel. Une telle complicité était probablement impossible à recréer.»

Après le décès de l'éditeur, rien ne pouvait plus être pareil. Robert Soulières a préféré tirer sa révérence avant même que les choses ne puissent s'envenimer. Sa décision a été prise rapidement, il explique : «Un matin je me suis levé et je me suis dit que ça n'avait plus de sens. Ça allait dans toutes les directions et je perdais le contrôle. Il me fallait un peu trop souvent argumenter pour des choses qui me semblaient pourtant évidentes. J'ai décidé d'aller voir ailleurs.»

Pendant sept jours, il tergiverse. Il envisage d'abord d'ouvrir un secteur jeunesse dans une maison d'édition bien établie, puis jongle avec l'idée de partir tout seul, change d'idée deux ou trois fois, puis prend sa décision : «Je pars tout seul comme un grand garçon! Évidemment, ça donne la chienne : j'avais quarante-six ans et pas d'argent devant moi!»

Il vend sa maison, écoule ses REER, pour tout investir dans la maison d'édition : «Le grand problème d'une maison d'édition qui commence, c'est le financement. Pendant les deux premières années, il fallait toujours injecter d'autre argent...»

C'est qu'avant d'avoir droit à la subvention du Conseil des Arts, un éditeur doit avoir publié quatre titres, tout seul comme un grand. Au provincial, on demande cinq titres avant d'être agréé. Beaucoup de frais sont donc engagés avant même d'avoir placé un seul livre sur les tablettes... Voilà pourquoi la jeune maison d'édition ne pouvait se permettre aucune folie : on s'est donc d'abord contenté d'un vieil ordinateur, pas de bureau, pas de ligne téléphonique, pas de télécopieur. Le papier à en-tête était photocopié par paquet de cent et les cartes d'affaires découpées à la main. «Je n'avais pas d'argent, mais j'avais de l'expérience!» commente l'éditeur en riant.

### Attention les as!

Robert Soulières tient à expliquer pourquoi il a choisi d'œuvrer sous son nom : «Ce n'était pas ma première idée! Je trouvais que ça pouvait paraître prétentieux. Nous avons dressé une liste de cent deux noms envisageables et puis nous avons choisi : les éditions Gratte-ciel. De là, le nom des collections "Chat de gouttière" et "Graffiti". Je me suis même incorporé sous ce nom!»

Il suivra pourtant le conseil de ses amis qui lui font comprendre qu'il économisera temps et efforts en profitant de son nom à lui : «Ils m'ont dit : "Tu écris depuis vingt ans, Robert! Avant que les gens sachent que c'est toi l'homme derrière Gratte-ciel, ça va prendre des années! Tu vas faire ton chemin bien plus vite si tu prends ton nom". Mais on a tout de même choisi de rester modeste avec la signature de l'éditeur. De toute façon, lorsque les gens achètent un livre, ils n'achètent pas un éditeur, ils choisissent l'auteur, le titre, le sujet!»

Si la marque de Soulières se veut discrète en couverture, c'est aussi un peu pour laisser la place à la particularité de chaque livre. Chez Soulières, pas de nombre de pages préétabli, pas de format strict et des collections souples et dynamiques qui laissent place à un large éventail de livres, de

thèmes et d'idées. Avec «Ma petite vache a mal aux pattes», les lecteurs de six à neuf ans découvrent la lecture, tandis que les romans de la collection «Chat de gouttière», pour les neuf à onze ans, commencent tous par quelques planches de bande dessinée dans le but de faciliter la transition vers le roman plus avancé. La collection «Graffiti» rejoindra plutôt les adolescents de plus de onze ans en leur offrant des textes variés pour tous les appétits; l'éditeur a même osé y publier un roman de 320 pages (*Ma vie zigzague* de Pierre Desrochers)!

Soulières publie également de la bande dessinée avec la collection «Mille bulles» ainsi que des recueils de mini-romans en collaboration avec le magazine *Les Débrouillards* dans la collection «Chat débrouillard». Avec une quinzaine de publications par année, le catalogue 2000 de Soulières compte déjà une quarantaine de titres.

Lorsque je demande ce qui caractérise plus particulièrement les livres publiés chez Soulières, Colombe Labonté n'hésite pas longtemps : «Quand tu sors une collection, il faut vraiment te démarquer le plus possible par rapport à ce qui se fait ailleurs. Il faut donc travailler la maquette autrement, travailler la présentation autrement. Par exemple, le concept de «Chat de gouttière» avec l'utilisation de la bande dessinée en introduction, ça ne s'était pas vu encore.»

Robert ajoute : «Comme tous les éditeurs, on essaie de faire le meilleur livre possible avec tous les créateurs. Quand ça s'y prête, on s'aventure à réaliser des livres-concepts comme *Rouge timide* et *Les yeux noirs* de Tibo. On aime bien intégrer des éléments comme l'image de la petite vache qui s'anime différemment à chaque livre selon le sujet. Pour les enfants, c'est comme la surprise au McDo! La grande différence, c'est que j'essaie de prendre mon temps, ce qui nous permet de développer de nouvelles idées avec Colombe, ma muse. On essaie d'être différents, mais il ne faut pas se faire croire qu'on réinvente la roue! Un éditeur ne sera jamais plus fin ni meilleur que les auteurs qu'il publie! Ce sont eux qui sont à la base de l'édition.»

En ce sens, il voit comme un avantage le fait d'avoir aussi une longue expérience en tant qu'écrivain. Il est plus à même d'ame-

ner chaque auteur à retravailler son texte et à le pousser jusqu'à ses limites.

La spécialité de Colombe, c'est certainement la lecture : elle n'a pas son pareil pour cerner les forces et les faiblesses d'un manuscrit. Ensuite c'est Robert qui travaille avec l'auteur pour parfaire le texte.

Les contacts avec les auteurs sont amicaux, personnels et humains et c'est probablement là la principale particularité de la petite maison d'édition : «L'édition, ce n'est pas seulement une question d'argent, c'est aussi l'émotion et le cœur, c'est tomber en amour avec un texte», insiste l'éditeur.

#### Un pour tous et tous pour un

Ils me parlent tous deux des écrivains qui deviennent vite des amis, des photos de leurs enfants sur le frigo, de leurs angoisses et leurs coups de cafard qu'ils n'hésitent pas à partager avec Robert parce qu'il comprend. Colombe en parle : «Robert écoute. C'est un papa psychologue avec les auteurs. C'est plus tendre comme relation et ça tient compte de tout ce qu'ils sont aussi : les chums, les blondes, les adolescents, les problèmes scolaires de leurs enfants, ce n'est jamais détaché! C'est la vie, ce n'est pas seulement l'édition. Toute la profondeur, tout ce qui anime individuellement ce geste d'écrire, nous amène à la qualité de l'individu aussi. C'est impossible que quelqu'un qui donne des mots puisse être méchant parce que c'est un geste de générosité. Voilà pourquoi Robert est aussi généreux avec ces gens-là : lui-même vibre de la même manière.»

Robert renchérit : «C'est essentiellement une question d'honnêteté et de respect avant tout. L'idée demeure celle de faire le meilleur livre ensemble, et de ne rien faire sans le concours de l'auteur. C'est important pour moi d'abolir le climat de méfiance entre l'éditeur et l'auteur. Quand tu as la confiance, tu as tout après. C'est là que tu peux avoir de vraies relations humaines. Pas seulement des relations d'affaires.»

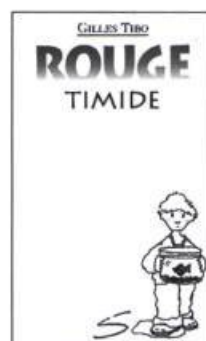
#### Redresseur de torts

Par les temps qui courent, les éditeurs n'ont pas bonne presse et Robert Soulières reconnaît que, parfois, les jeunes auteurs man-

quent de réalisme. Il est évident que le sujet le touche et ses explications prennent rapidement l'allure d'une mise au point : «Ramenons cela à des proportions réelles! Quand nous vendons cinq ou six exemplaires d'un même roman dans un salon du livre qui nous aura demandé soixante-cinq heures de travail, c'est un best-seller! Si l'auteur est présent, le chiffre augmentera peut-être à vingt. Les éditeurs sont trop souvent décrits comme des profiteurs malhonnêtes et c'est dommage. Les auteurs ne doivent pas tirer sur les éditeurs parce que nous travaillons tous pour la même cause : faire le meilleur livre possible et, l'un comme l'autre, nous souhaitons en vendre le plus possible! Il faut ramer dans la même direction. Ce n'est pas en se lançant des pierres que nous arriverons à quelque chose!»

Il est parti! Il s'échauffe en poursuivant : «Chacun fait son possible, dans l'édition. Toute la chaîne du livre est subventionnée : la création, l'édition, la traduction, la promotion, parce que nous ne sommes pas assez nombreux ici au Québec pour faire vivre une littérature forte. Mais les montants accordés à l'édition sont minimes en comparaison des montants astronomiques qui sont alloués à de grosses compagnies comme GM. Pourtant le livre fait aussi vivre beaucoup de monde!»

Il m'explique que parfois les auteurs comprennent mal les conditions d'édition. Sans mesurer tout ce qu'implique faire et vendre un livre, ils sont souvent déçus par le peu d'argent qu'ils en retirent en regard de tout le travail qu'exige l'écriture. Il détaille : «Je pense que les écrivains savent que, pour un livre vendu à 8,95 \$, 67 % du montant n'est pas attribué à l'éditeur : 17 % pour le distributeur, 40 % pour le libraire et 10 % pour l'auteur. Il ne nous reste que le tiers du prix et il faut le faire, ce livre! Bien sûr, on voit maintenant des éditeurs qui ont réussi, comme Bertrand Gauthier, mais ces gens ont durement travaillé pendant dix, quinze, vingt ans! On ne peut pas reprocher à un éditeur qui a travaillé comme un fou toute sa vie, comme M. Payette par exemple, de faire un peu d'argent et d'être capable de se payer une auto! C'est comme si la seule chose acceptable était que l'éditeur demeure le plus pauvre des plus pauvres! C'est certain, écrire au Québec, ce





n'est pas payant. Je le sais, j'écris! *Un cadavre de classe* s'est vraiment bien vendu : mille huit cents exemplaires la première année... et ça ne représente pas un gros montant! Si l'éditeur fait quelques sous, c'est seulement parce qu'il en publie, comme moi, douze par année tandis que l'auteur ne peut en écrire autant. Qu'on se rassure, je ne vise pas à me promener en Jaguar. Si je l'avais voulu, j'aurais peut-être dû rester chez Tisseyre — il rit — mais surtout je n'aurais certainement pas choisi le domaine du livre!»

Parce que Colombe et lui vouent au livre et à la littérature d'ici une passion sans limites, ils font tout pour établir entre les différents intervenants une collaboration franche et honnête. «Vendre un livre, c'est un miracle à chaque fois», me confie Soulières.

Lorsque je lui fais remarquer que, même si le milieu de l'édition ne jouit pas d'une grande estime, il est loin d'en être de même dans son cas à lui, ils échangent tous deux un sourire entendu. Il me répond avec une lucidité presque cynique : «Nous n'en sommes qu'à nos débuts, les gens du milieu restent sympathiques à notre cause, mais ça ne restera vrai tant que nous n'accumulerons pas trop de succès, que nous ne gâcherons pas trop de prix...»

«Et il ne faut pas vendre trop de livres non plus, ajoute Colombe. Un succès commercial devient automatiquement suspect. Si tu réussis à vendre beaucoup, ce ne peut être que parce que tu fais de la sous-sous-sous littérature; que parce que tu mises sans doute sur ce qu'il y a de plus vil chez le lecteur. C'est très tendancieux!»

«C'est vrai! dit Robert. Mais je pense qu'il faut vivre et laisser vivre. Il faut surtout être honnête avec soi-même comme avec les autres et ne pas trop se préoccuper de ce qu'on peut en dire. L'important, ça demeure le plaisir de faire ce travail. On ne vend quand même pas sa maison et sa tondeuse pour s'emmerder!»

#### Vers l'infini et plus loin encore

En janvier, l'éditeur emménagera dans ses locaux, libérant ainsi le petit salon de Colombe. Peut-être même le grand patron pourra-t-il commencer à se verser un salaire (presque symbolique, me précise-t-il). Mais pas de luxe. Pas de tapis, ni de réceptionniste, ni de riche papier en-tête. Leur richesse, c'est avant tout la formidable passion du livre qu'ils partagent ensemble et qui les pousse toujours à continuer. Ils me racontent que l'année 2000 est déjà toute dessinée et me décrivent avec enthousiasme un projet auquel ils travaillent en ce moment : une collaboration avec l'Association des libraires pour la journée du livre le 23 avril prochain. Il s'agit d'une histoire fantastique de Cécile Gagnon qui sera distribuée gratuitement : «Parvenir à réunir tout le monde et faire bloc ensemble pour ce très beau projet, c'est extraordinaire!» s'exclame Colombe.

Déjà plusieurs livres publiés chez Soulières récoltent des honneurs. Certains titres ont fait bonne figure dans les Palmarès des clubs de lecture de Communication Jeunesse : *Un cadavre de classe* (Robert Soulières, collection «Graffiti») a obtenu le Prix M. Christie en 1998, de même que *Rouge timide* (Gilles Tibo, collection «Ma petite vache a mal aux pattes») en 1999.

Mais le succès ne se mesure certes pas qu'avec les mentions et le nombre d'exemplaires vendus pour ces amoureux des mots. Le plaisir d'un coup de foudre pour un texte, la satisfaction de faire un livre parce qu'il est bon, peu importe sa valeur commerciale, le goût de risquer, d'innover, de surprendre et la joie de côtoyer d'autres passionnés du livre valent certainement plus que leur pesant d'or...

Soulières Éditeur? C'est riche-riche-riche-riche-riche.



## Prix littéraire du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada 1999

### Littérature de jeunesse Illustrations

#### Stéphane Jorisch pour *Charlotte et l'île du Destin*

*Charlotte et l'île du Destin* se démarque par sa maîtrise époustouflante du médium de l'aquarelle. L'imaginaire est foisonnant et l'univers coloré est rempli de détails qui n'enlèvent rien à la légèreté du dessin. Un surprenant voyage au pays du rêve.

Une histoire imaginée et illustrée par Stéphane Jorisch  
et racontée par Olivier Lasser.

48 pages • 12,95\$

Les 400 coups

